

40° ANNIVERSAIRE

Un ancien déporté : « Restons tolérants et vigilants »

La vie au camp, les coups qui pleuvaient, les combines pour s'assurer un peu de nourriture, et les forces que l'on sentait partir peu à peu.

Les anciens déportés n'ont rien oublié. A l'occasion du 40° anniversaire de la Libération des camps, l'un d'eux, un Roannais, nous a confié son témoignage.

« **INIMAGINABLE** », disaient les télégrammes des états-majors, « **le choc de ma vie** » écrit Eisenhower, alors commandant suprême allié, « **la chose dépasse toute description** » confiera un député britannique... En ce mois d'avril 1945, l'entrée des unités de pointe dans les grands camps de déportation, au fur et à mesure de l'avance des forces en Allemagne, laissaient les officiers de renseignements à la fois incrédules et frappés de stupeur. Et puis, le retour des déportés devint pour tous la révélation de l'horreur. « **Dès les premiers retours, en février 1945**, écrit Mme Olga Wormser-Migot, l'une des grandes spécialistes françaises du problème, **on ne peut imaginer la stupeur des gens « normaux » non initiés découvrant que le mot sélection avait pris un sens bien particulier, que crématoire et chambre à gaz faisaient partie du vocabulaire quotidien, et surtout que la grande majorité de ceux qui étaient partis ne reviendraient pas** ». Aujourd'hui, on considère que sur environ 150 000 déportés français pour cause de

Commence alors le calvaire : huit jours d'interrogatoires musclés, assortis de violences, par la Gestapo, à la prison de Saint-Dié. C'est là que les résistants apprennent les circonstances de leur arrestation : ils ont été vendus par un mouchard qui n'est autre que le chef du groupe de résistance.

Rendez-vous avec l'horreur

Suite à ce premier épisode, les huit malheureux sont conduits à la prison d'Epinal pour y être jugés par un tribunal militaire allemand. « **J'ai signé ma condamnation à mort** » confie M. Prudhomme. A ce moment, il est persuadé que sa dernière heure est arrivée pour de bon, et il s'effondre en larmes. Mais les copains le rassurent : condamnation ne veut pas dire exécution. Effectivement, au bout d'un mois et demi on l'emmène à la prison de Nancy où il reste



résistance ou de discrimination raciale, 40 000 sont rentrés d'Allemagne. Les autres sont morts, ou ont disparu sans laisser de trace...

De nombreuses cérémonies, à travers toute la France, ont célébré, ce dimanche 28 avril, la Journée nationale de la déportation qui était aussi celle du 40^e anniversaire de la Libération des camps de concentration. Une journée pour célébrer la mémoire des héros disparus, pour évoquer ce passé de souffrance et de torture subi par les déportés. Une journée pour dire, dans le choc du souvenir, que cet univers a souvent raconté a bel et bien existé et pour dire, une fois encore, « plus jamais ça ».

A dix-huit ans, dans la Résistance

Les anciens déportés n'aiment pas beaucoup parler de ce voyage en enfer qui les a marqués pour le restant de leurs jours. Comment ne pas les comprendre ? Le temps qui passe n'a rien effacé de leur mémoire. « Aujourd'hui encore, je ne peux pas croire que cela se soit vraiment passé et que je sois encore en vie, nous a confié une Roannaise, rescapée du ghetto d'Auschwitz. J'avais vingt ans, je sortais du lycée, et je vivais à Lodz, en Pologne, avec mes parents et mes deux frères. J'ai perdu toute ma famille : il n'est pas possible de l'oublier. »

Aux déportations pour motif racial, frappant la communauté juive, s'en ajoutaient d'autres, celles des opposants politiques et des résistants, principalement. Parmi les survivants, M. Pierre Prudhomme se souvient : pour ce Roannais de 59 ans, les neuf mois de déportation restent gravés dans la tête. S'il a accepté de nous en parler c'est pour que les jeunes générations sachent. Mais il est difficile de raconter : « Personne d'autre que nous ne peut vraiment imaginer, on ne peut pas comprendre... »

1944 : Pierre Prudhomme habite alors les Vosges. Il n'a pas dix-huit ans que déjà il fait partie d'un réseau de résistance. « Jeunes et moins jeunes adhéraient en masse à ces mouvements de résistance, parce que l'ennemi était omniprésent chez nous, qu'il fallait s'en débarrasser, explique-t-il. L'absence de liberté était journalière, alors on chassait les occupants, on fonçait tête baissée. » Le sabotage de lignes électriques, téléphoniques, des voies de chemin de fer devient comme un jeu, un jeu dangereux... Un beau jour, le 14 juillet 1944, une équipe de sept jeunes résistants et une jeune fille se font piéger, au moment où ils s'apprentent à faire sauter un tronçon de voie ferrée. P. Prudhomme est parmi eux. Cernés par les Allemands, pris les armes à la main, ils ne peuvent opposer aucune résistance.

Et puis, c'est le début du douloureux voyage. L'Allemagne nazie plutôt que de tuer préfère mettre les opposants hors d'état de nuire en les utilisant comme main-d'œuvre et en les condamnant à mort par le travail. Pierre Prudhomme embarque à la gare de Nancy pour le camp de Struthof, le seul camp de concentration ayant existé sur le sol français, où il arrive le 1^{er} septembre 44. Son insigne porte l'inscription N.N., c'est-à-dire « Nacht und Nebel » (Nuit et Brouillard) : à faire disparaître. Pour sa première nuit, il a rendez-vous avec l'horreur : 200 maquisards sont fusillés et brûlés à proximité. Il entend les décharges, les cris et voit les flammes. Le décor est planté.

Peu de temps après, il est transféré à Dachau : les déportés y sont triés, mis en quarantaine, dépersonnalisés, mis à nu, tondu et revêtus de la tenue rayée. Ils ne sont plus qu'un matricule. « On ne se reconnaissait même plus entre copains » dit-il.

De là, nouveau voyage, au camp d'Alach cette fois, puis direction Haslach, en Forêt-Noire : il y passe cinq mois et demi, travaille dans un tunnel où les Allemands veulent installer une usine, en pleine forêt. En se rendant au travail, il réussit à établir des contacts avec des civils : « Quand nous sommes arrivés là-bas, les SS avaient dit aux gens que nous étions des terroristes. Mais les civils savaient la vérité, ils subissaient des punitions, ils nous dévotaient des paniers de pommes dans les jambes. Mais nous ne pouvions pas les ramasser : les SS veillaient avec leurs mitrailleuses. » Le travail sous le tunnel se déroulait dans des conditions épouvantables : douze heures par jour, dans le froid, l'humidité, sous la surveillance des SS ou des miliciens. Parfois, pour s'occuper, ces derniers lâchaient leurs chiens policiers affamés sur les malheureux, qui se voyaient arracher des lambeaux de chair... leurs pauvres jambes étant ensuite livrées aux abois ou à la gangrène...

Les morts s'empilent dans la fosse

À un moment donné, Pierre Prudhomme tombe malade des poumons : plus de tunnel. On l'affecte à un commando de ravitaillement qui se rend chez les commerçants du village. Ce nouveau travail, plus reposant, lui donne l'occasion de côtoyer les civils allemands qui font tout pour donner en douce aux prisonniers un peu de nourriture : pain, sucre, tartines de confiture. Mais il faut rester discret, et en agissant de la sorte les civils prennent de gros risques : « Je suis retourné là-bas, après la guerre, dans le village, les remercier. On m'a accueilli à bras ouverts. »



La joie des prisonniers explosée après la libération de leur camp, ici, des Français libérés à Dachau hissent le drapeau à croix de Lorraine, chantent le Marseillaise et observent une minute de silence

Mais la dysenterie gagne du terrain et fait peur aux SS. P. Prudhomme est dirigé à Weihingen : la même horreur indescriptible l'attend. Il appartient à un commando de la mort : « On sortait les cadavres des bâtiments, mais il n'y avait pas de four crématoire. On les déposait dans une fosse commune. » Une épidémie de typhus se déclare : P. Prudhomme n'est pas épargné, il voit des centaines et des centaines de prisonniers périr. Le 8 avril 45, les troupes de la première armée française libèrent le camp, il était temps pour lui : à quelques jours près, il aurait sans doute été trop tard. Transporté à l'hôpital, il pèse alors 38 kg, à 18 ans. Un séjour de deux semaines lui permet de s'en sortir.

Dans cet univers dantesque du camp de concentration, chaque journée prenait des allures de cauchemar. Levés à 4 h du matin, les prisonniers devaient subir l'appel durant une heure, dehors, après avoir avalé une vague bouillie d'orge. Suivait l'appel des commandos, par groupes de travail. À midi, on mangeait sur place, une simple soupe, en disposant de 30 gamelles pour 300, le tout en une demi-heure. Autant dire qu'il fallait manger vite ou pas du tout. Sinon user de tous les moyens pour se remplir un peu le ventre : de l'herbe, des escargots, des insectes. Un jour, en redescendant au camp, P. Prudhomme fut condamné à 50 coups de bâton, pour une brouille, il s'en souvient encore.

Nous sommes des êtres un peu à part

La nuit, les prisonniers devaient la passer nus, à trois sur une paillasse. Le matin, on relevait quelques cadavres. Et quand la

pièce était jugée trop bruyante du fait des hurlements, tout le monde était convié à passer deux ou trois heures dehors, parfois dans un froid glacial.

« Je me demande comment je m'en suis sorti, lâche M. Prudhomme. Mais je crois que le moral était capital pour tenir. On se regroupait par nationalités, pour mieux se soutenir. Et la solidarité jouait : si quelqu'un était privé de repas, chacun lui offrait une cuillère. »

Dans de telles conditions, ne pas penser à la famille, seulement à soi et se cramponner pour survivre : « Si on ne s'était pas soutenu entre copains, on ne serait pas en vie aujourd'hui. Il y avait des gens formidables, et de toutes tendances. Dans un malheur comme celui-là, on est tous égaux. »

La foi pour les croyants, mais aussi pour les autres, a aidé à ne pas désespérer...

40 ans après, que reste-t-il de tout cela ? Comment peut-on digérer une telle souffrance ? M. Prudhomme lit une phrase qui résume ce qu'il ressent : « La déportation a approfondi en nous certains instincts, elle nous a donné un sens de l'amitié, de la solidarité, que vous n'imaginiez pas et, en même temps, elle a fait de nous des êtres un peu à part. »

Les épouses de déportés savent bien de quoi est rempli le poids du silence, de ces années lointaines, dont on ne veut plus parler, mais qui ont démolé une partie de l'homme.

De cette horreur d'un autre temps encore si proche, l'ancien déporté ne veut retenir qu'une leçon : « Être tolérant et vigilant, deux attitudes qui, avec l'amour, devraient être acceptées par tous. »